



Marc 6, 30-34

La parole avant l'apéro

Dans l'évangile de ce dimanche, Jésus se retrouve face à une foule semblable à «des brebis sans berger». Le bon berger est celui qui commence par nourrir l'intelligence de ceux qui le suivent. L'esprit avant l'estomac, à l'inverse d'une certaine logique populaire.

L'été est propice aux balades en montagne où l'on croise souvent un personnage iconique: le berger.

On n'imagine pas une seule seconde un berger ouvrir l'enclos de ses brebis pour laisser le loup entrer! Aucun berger ne veut du mal à ses brebis.

Comment, alors, avons-nous pu penser – pendant des siècles! – que Dieu, le bon berger, pouvait nous vouloir du mal? A chaque tuile on s'écriait: «Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu?», comme si c'était Dieu qui nous avait envoyé le malheur en question. Hérésie! Dieu ne veut que le bien. Le mal c'est quelqu'un d'autre. Même si Dieu laisse parfois le mal survenir dans nos vies, cela n'a rien à voir avec le fait de le provoquer lui-même. C'est une problématique que le livre de Job cerne bien.

Et nos bergers?

Dieu est un berger exemplaire. Mais que dire de ses serviteurs que sont nos bergers de communauté, prêtres, pasteurs? La majorité d'entre eux font leur travail pastoral d'une façon exemplaire. Mais d'autres, qui défraient la chronique ad nauseam, ont non seulement ouvert la porte de l'enclos au loup, mais se sont parfois faits loups eux-mêmes. Comment s'étonner, dès lors, que tant

de brebis se retrouvent sans berger? Leur méfiance est devenue telle qu'elles n'approchent plus aucun berger, même les bons. Comment distinguer le berger du loup lorsque l'un s'est fait l'autre?

C'est là que le retour à l'Évangile devient essentiel. Avant d'envoyer ses disciples, avant de dire à Pierre «sois le berger de mes brebis» (Jn 21, 17), Jésus leur a montré quelle attitude avoir envers des brebis sans berger. Que fait-il face aux foules nombreuses sans berger? Il commence par nourrir leur intelligence: «Il se mit à les enseigner longuement» nous dit le texte (Mc 6, 34).

La nourriture de l'esprit vient avant celle de l'estomac. Il en va d'ailleurs de même dans nos célébrations: la table de la Parole passe avant la table de la Cène, chronologiquement. Le ministre qui, avant de déboucher une bouteille, propose d'abord de me cultiver l'esprit, m'inspirera davantage confiance que celui qui fait d'emblée bombance. Même si, comme toute règle, celle-ci a aussi ses exceptions.

Contre la sagesse populaire

Or, notre logique humaine pense bien souvent le contraire. Prenons l'apéro d'abord, se dit-on souvent dans un groupe, on réfléchira mieux ensuite!

Et la sagesse populaire (qui n'a parfois de sage que le nom, certaines élections nous le démontrent à l'envi) vient appuyer cette thèse: «On réfléchit mal le ventre vide», dit-on. Jésus semble nous montrer l'inverse: commençons par réfléchir, nourrir notre intelligence, et ensuite nous passerons à table.

Alors abreuvons-nous des paroles de notre berger.

Si l'apéro fait souvent venir les absents, il faut reconnaître qu'il noie aussi la réflexion au fur et à mesure que les vapeurs d'alcool l'emportent. Faut-il supprimer l'apéro? Non, car Jésus nourrit les foules qu'il a enseignées. C'est après son enseignement que l'épisode de la multiplication des pains survient.

Mais il est bon de se souvenir, particulièrement les doux matins dominicaux de juillet et d'août, que la logique chrétienne voudrait qu'on aille d'abord écouter la Parole avant de penser à nourrir nos estomacs. Alors abreuvons-nous des paroles de notre berger: santé, et bel été à vous, lectrices et lecteurs de l'Echo! |